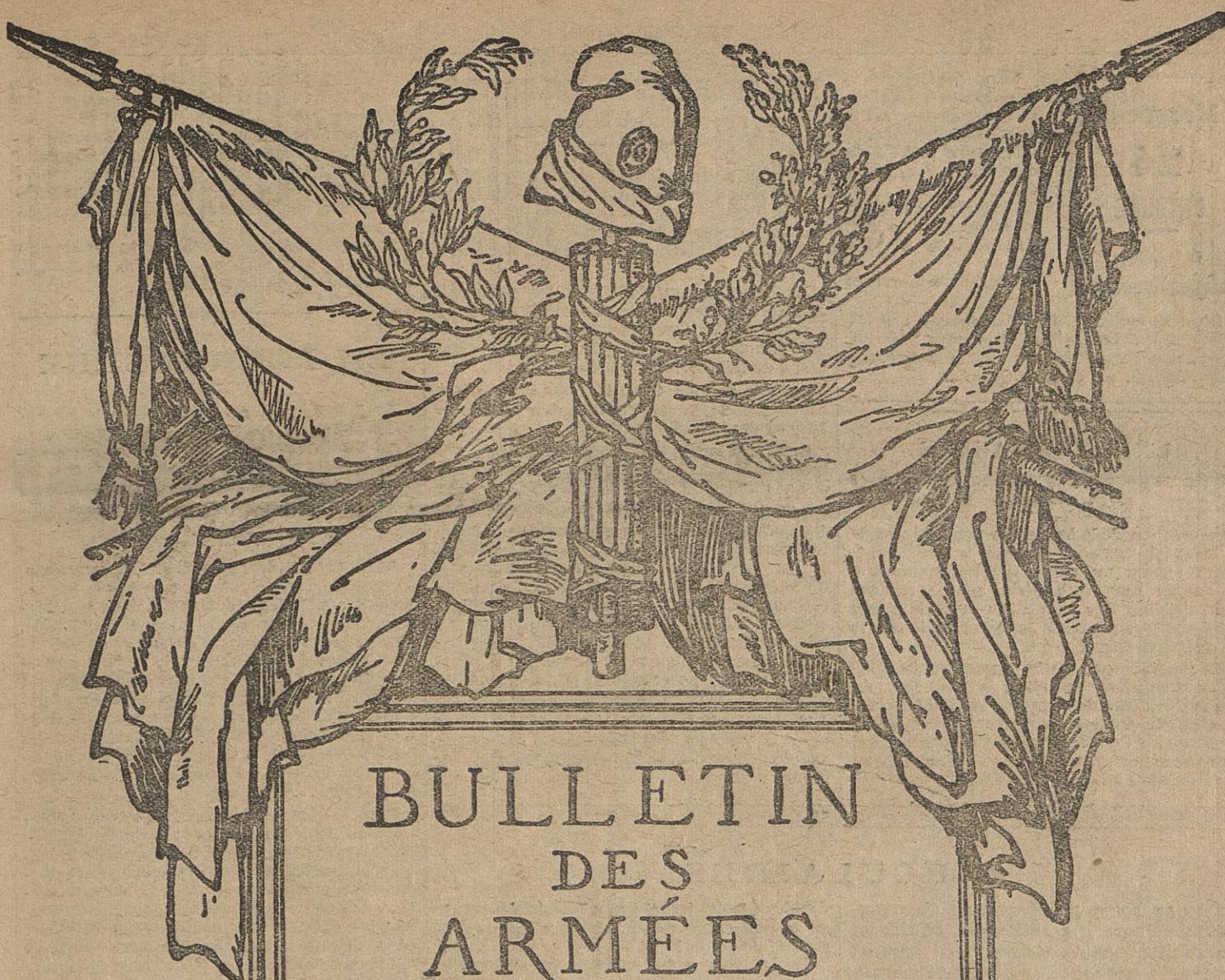
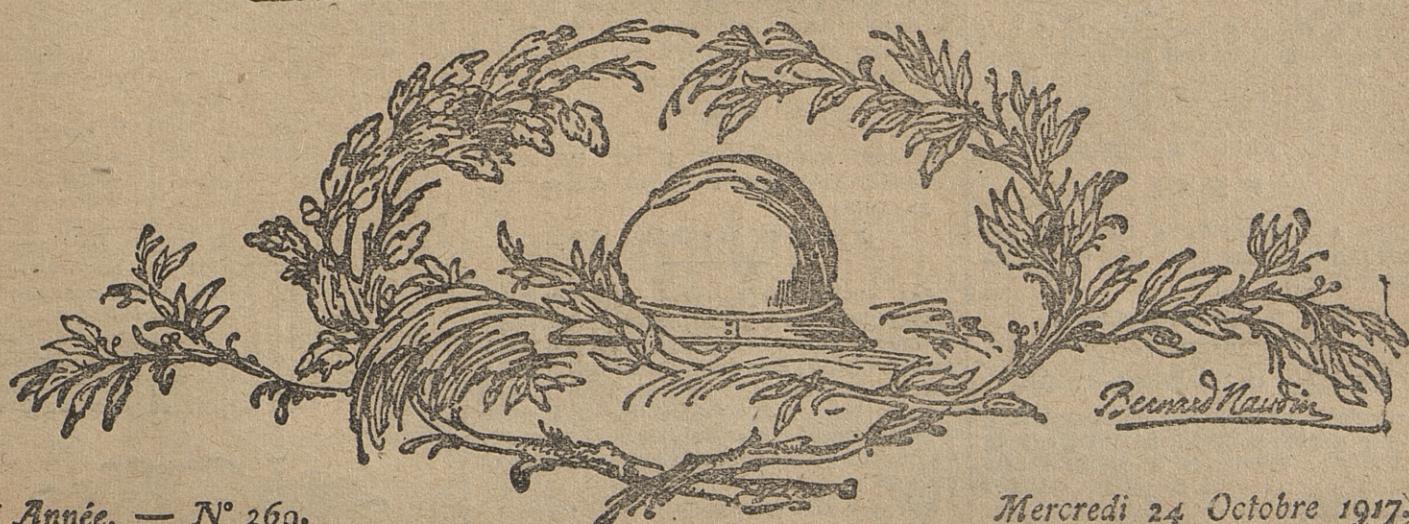


B.D.I.C.



BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE

Réserve à la Zone des Armées -



4^{me} Année. — N° 269.

Mercredi 24 Octobre 1917.

Mercredi
24
OCTOBRE

St Raphaël

Le soleil se lève à 6 h. 26 et se couche à 16 h. 44; la durée du jour est de 10 h. 18 le mercredi 24 octobre et de 10 h. 5 le dimanche suivant 28 octobre.

La lune se lève à 14 h. 12 et se couche à 0 h. 5. Pleine lune le 30 à 6 h. 19. Température moyenne: 8°.

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi, saint Crispin; vendredi, saint Rustique; samedi, saint Frumente; dimanche, saint Simon; lundi, saint Narcisse; mardi, saint Quentin.

UNE FOURRAGÈRE

De la couleur de la Légion d'Honneur

La création de la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire, réservée aux régiments ayant obtenu au moins quatre citations à l'ordre de l'Armée, a établi entre certaines unités d'élite une émulation telle que leur héroïsme leur a permis de dépasser le chiffre de quatre citations.

En conséquence, sur la proposition du général commandant en chef, le président du conseil, ministre de la guerre, vient de décider la création d'une nouvelle fourragère, de la couleur du ruban de la Légion d'honneur, qui sera réservée aux régiments ou unités cités au moins six fois à l'ordre de l'armée.

CIRCULAIRES

FIXANT LE POINT DE DÉPART DE L'ENGAGEMENT DE HUIT ANS AU SERVICE DE L'ÉTAT, DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE OU DES AUTRES GRANDES ÉCOLES CIVILES PRÉSENTS SOUS LES DRAPEAUX.

(B. O. N° 42, du 15 octobre 1917.)

N° 23100 2/1 Paris, le 26 septembre 1917.

La question a été posée de savoir si l'origine de l'engagement de huit ans au service de l'Etat que doivent souscrire les élèves de l'école polytechnique, ou des autres grandes écoles civiles devait, pour ceux d'entre eux qui sont déjà sous les drapeaux, remonter à la date de leur incorporation ou compter du jour même de la signature de l'acte d'engagement.

Cette question doit être résolue de la manière suivante :

Le point de départ des engagements de huit ans au service de l'Etat pour les jeunes gens présents sous les drapeaux doit remonter au jour de leur appel s'ils servent comme appelés, ou à celui de la signature de leur engagement militaire, s'ils servent comme engagés.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 15 OCTOBRE AU 21 OCTOBRE 1917

Dans la nuit du 15 au 16, nous avons réussi deux coups de main, l'un à l'est de Reims, l'autre en Argonne, dans la région de Bouzey. Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons repoussé une tentative allemande au nord de la cote 304.

Le 16, sur le front de l'Aisne, les Allemands ont lancé plusieurs coups de main sur nos positions au sud de Courtecon. L'ennemi n'a réussi qu'à prendre pied dans un de nos postes avancés, d'où nous l'avons rejeté aussitôt.

Dans la nuit du 16 au 17, nous avons réussi un coup de main sur une tranchée allemande au pied des côtes de Meuse.

Le 18, sur le front au nord de l'Aisne, nos troupes ont repoussé une attaque dirigée contre nos positions du plateau de Vaucelles.

Dans la nuit du 18 au 19, toute une série d'opérations de détail nous a permis de pénétrer dans les organisations allemandes de la région Moulin de Laffaux-Bray-en-Lanois, d'y opérer des destructions et de ramener une centaine de prisonniers appartenant à quatre divisions différentes. En Champagne, un de nos détachements, pénétrant dans les tranchées allemandes au nord du Casque a pourvu l'ennemi qui se retirait et, après un vif combat est rentré au complet dans ses lignes.

Et comment ne pas signaler le désastre sans exemple du raid des zeppelins, commencé en Angleterre et fraguement terminé en France ?

Cette disposition n'est pas applicable aux officiers des dépôts et services repliés qui auraient déjà reçu, soit au moment du repliement, soit après l'évacuation des armées, l'indemnité égale à celle de séjour temporaire avec troupe, prévue par la circulaire du 1^{er} octobre 1914, n° 979-4/5, ou une indemnité analogue sur les fonds du service des frais de déplacement.

Sont abrogées les circulaires du 1^{er} octobre 1914, n° 979-4/5, du 17 janvier 1915, n° 305-4/5, du 8 février et du 16 mai 1916.

LA FOURRAGÈRE

La fourragère a été conférée par le général commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est en exécution des prescriptions contenues dans la circulaire ministérielle n° 3095 D, du 21 avril 1916, avec l'énoncé des citations à l'ordre obtenues par les :

201^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Régiment qui, depuis le début de la campagne, s'est signalé en toutes circonstances par sa belle tenue au feu, sa ténacité dans la défensive, son ardeur dans l'attaque. Le 21 août, sous l'énergie impulsion de son chef, le lieutenant-colonel HERMANN, a, d'un seul et magnifique élan, enlevé les tranchées qui constituaient ses objectifs, et s'est immédiatement et remarquablement organisé sur le terrain conquis sous un bombardement des plus intenses et malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en repousser. — (Ordre n° 393 du 14/9/16... armée)

Sous le commandement du lieutenant-colonel MOUGIN, s'est acquis une gloire nouvelle en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 juillet 1917, en liaison parfaite avec l'armée britannique, plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à 3 kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours dans des trous remplis d'eau et malgré la tempête et un bombardement violent, a réussi à étendre sa conquête, faisant ainsi preuve d'un mordant et d'une vigueur admirables. — (Décision du général commandant en chef du 13 août 1917.)

6^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

Le 25 septembre 1915, a enlevé successivement cinq lignes de tranchées sur une profondeur de 3 kilomètres, prenant deux batteries à l'ennemi. Puis, pendant les quatre jours qui ont suivi, avec une vigueur remarquable, a poursuivi ses tentatives contre la deuxième position ennemie, donnant le plus bel exemple de l'esprit de sacrifice et des plus belles vertus militaires qui animaient le corps des officiers et les soldats du régiment. — (Ordre n° 477, du 28 janvier 1916... armée)

Si donc il y a lieu, pour les vivres de chemin de fer, de considérer une période de douze heures, l'indemnité pour cette période devra être de la moitié de 2 fr. 49, soit 1 fr. 25.

Aux termes de la réglementation en vigueur,

les officiers n'ayant droit, en cours de route,

qu'à une ration, l'indemnité dont il s'agit ne peut être attribuée qu'une fois par période,

quel que soit le grade de la partie prenante.

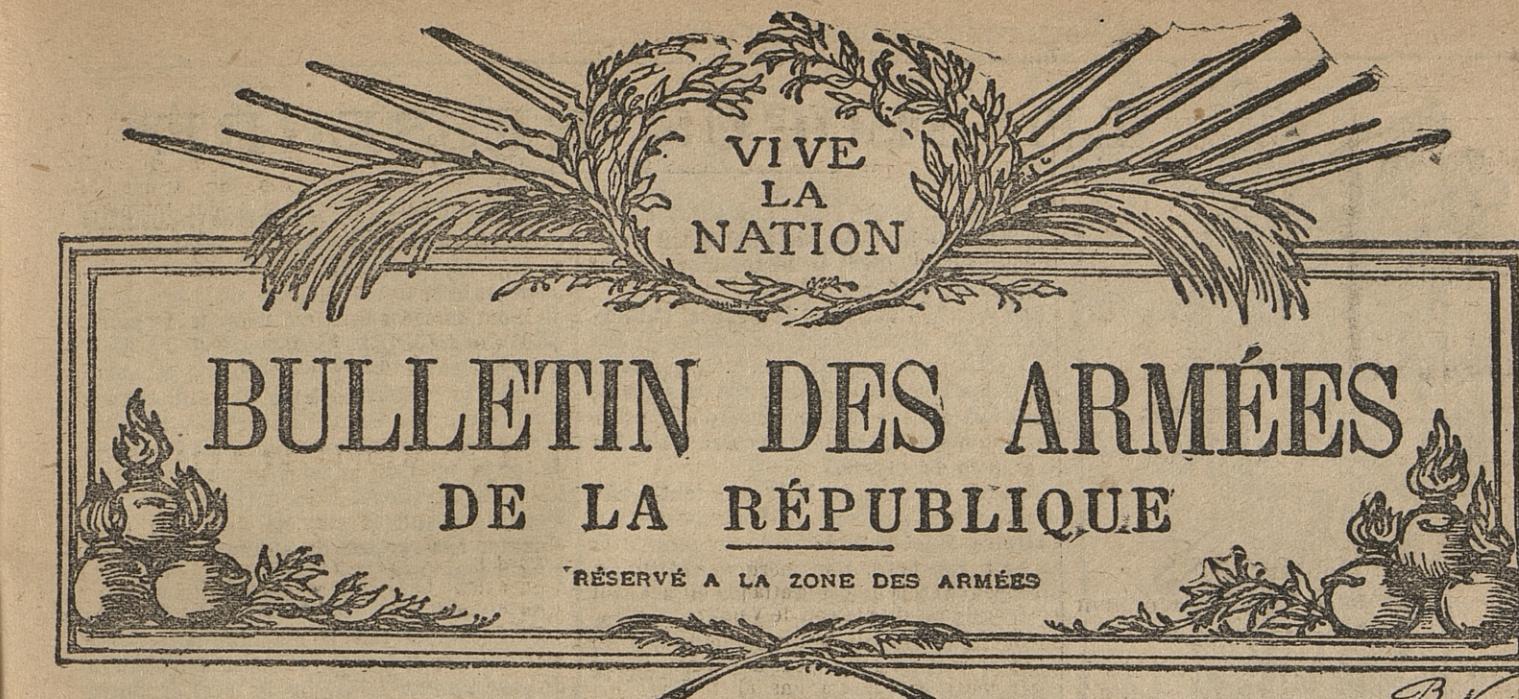
PORTRAIT ATTRIBUTION D'UNE INDEMNITÉ FORFAITAIRE AUX OFFICIERS DES RÉGIONS ENVIRONS

(B. O. N° 41, du 8 octobre 1917.)

Les officiers de l'armée active, chefs de famille, jusqu'au grade de commandant inclusivement, qui appartenaien au moment de la mobilisation à une garnison dont les éléments ont été astreints à se replier à l'approche de l'ennemi recevront, sur les fonds de la solde, une indemnité forfaitaire fixée comme suit d'après le grade dont ils sont actuellement pourvus :

Commandants et assimilés..... 112 fr. 50

Officiers subalternes et assimilés 67 50



LES ILLUSIONS PERDUES

Ne cherchons pas à finasser avec la réalité.

Tous les peuples engagés dans cette guerre y sont entrés avec des illusions. Comment en serait-il autrement ? Et comment, la guerre étant faite de tentatives, d'expériences, d'efforts, comment — l'illusion étant humaine tout autant que l'erreur — comment ces trois terribles années n'auraient-elles pas plus ou moins déçu les uns et les autres ?

Vous voyez que je fais la part du « feu », — c'est bien le cas de le dire.

Mais il s'agit de savoir quel peuple a vu le plus souvent ses meilleures cartes coupées par l'adversaire, ses combinaisons détruites sur l'échiquier militaire ou diplomatique, quel peuple est le plus souvent tombé « sur le bâton » ?

Il y a des fous qui disent de ces choses, mais on leur enlève leur canif et on les enferme dans un cabanon.

Les Allemands étaient fous, fous à lier... Mais ils étaient soixante-cinq millions, avec — en guise de canifs — des armes du dernier modèle : il s'agit, en somme, de les conduire à l'infirmerie spéciale du Dépôt. On s'en occupe...

En bien, il n'y a pas de doute, c'est l'Allemagne.

Voyez l'Allemagne de 1917... Il ne ressemble guère à celui de 1914.

L'Allemagne était, littéralement, saoule d'illusions. Maintenant, elle est à peu près dégrisée : aussi quel mal aux cheveux et, en pensant ce soit... L'Allemand de 1914 voulait croquer la planète comme une praline : l'Allemand de 1917 ne rêve plus que de manger, comme jadis, en famille, de banales saucisses de Francfort...

Le premier disait : « Si l'Allemagne nous attaque, nous sommes de taille à résister, à lui prouver que nous avons du cœur et du muscle et que, pour nous avaler, elle ne s'est pas levée d'assez bonne heure. »

L'autre, le Français de 1917 — c'est d'ailleurs le même — peut déclarer :

— C'a été dur, plus dur que je ne croyais... Mais enfin, nous avons tenu parole et le Boche a brisé sur nous ses meilleures dentes !

Nous avons fait ce que nous espérions faire et même un peu plus.

Mais l'Allemagne ? Tâchez de vous imaginer (c'est difficile pour un homme de bon sens), tâchez de vous imaginer ce que c'était que l'Allemand de 1914... Ah ! mes amis !

L'Allemand de 1914 disait, en prose, en vers et même en musique :

— Je suis le surhomme, l'Homme-Dieu...

Le monde tout entier est la terre promise

a introduit dans la belle machine allemande le caillou qui a tout dérangé.

2^e L'Angleterre resterait dans son « splendide isolement »... Elle a préféré une belle alliance, comme à Waterloo. Cela lui réussira, comme en 1815.

3^e L'Italie...

4^e Les Etats-Unis...

Je n'oublie pas le Japon, la Roumanie, la Grèce, le Portugal, nos amis du Sud-Amérique, d'autres encore... Il faut noter, comme « illusion perdue » de première grandeur, la paix séparée avec la Russie. Ça aussi, pour les gens de Berlin, c'était fait, archifait... Et, finalement, c'est eux qui ont été refaits.

Faut-il parler aussi de leur confiance dans une brouille prochaine entre les Alliés ? Les Alliés forment un bloc incassable... La voilà, la vraie soudure !

L'Allemagne s'imaginait qu'à force de saccager villes et villages, de couler les pâquebots, de bombarder les villes ouvertes, de fusiller les femmes, elle s'imaginait qu'à la longue les peuples la trouveraient sympathique... Illusion perdue ! Autour d'elle, c'est le blocus de la haine et du mépris.

Des illusions perdues ? Il faudrait rappeler le ratage de la « guerre sainte musulmane », la marche vers l'Orient avec les trains de plaisir Berlin-Bagdad, la conviction que les Boers allaient se soulever, que les zeppelins détruiront Londres, que les civils français manqueront de patience, que les Germano-Américains seraient moins américains que germains, que les sous-marins affameront John Bull en trois mois, que... que... il y en a, il y en a !

L'Allemagne avait cru à une guerre « fraîche et joyeuse »... Vous parlez d'une déception !

Ah ! si c'était à refaire !

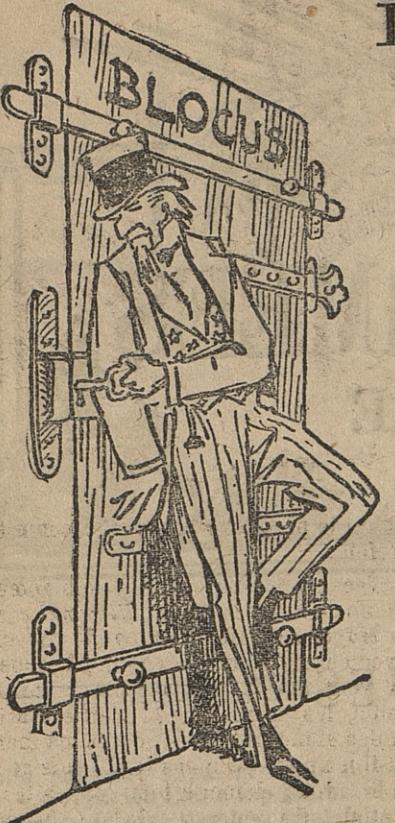
Justement, l'Allemagne voudrait bien arrêter le jeu, rebattre les cartes n'ayant pu battre les Alliés, et recommencer la partie...

Ca, c'est sa suprême illusion...

Et l'Allemagne la perdra, comme les autres.

L'ANCIEN.

LE BLOCUS RESSERRÉ



L'ONCLE SAM DONNE ENCORE UN TOUR DE CLÉ

Le 18 octobre, l'Angleterre et la France ont décidé de mettre l'embargo sur le commerce à destination des pays du Nord, autrement dit d'interdire toute exportation, sous réserve d'autorisation spéciale. Une mesure analogue avait été prise dès le 9 juillet par le président Wilson à l'égard de tous les neutres. C'est une date décisive dans l'évolution de la guerre économique.

Beaucoup s'imaginent que le mécanisme, infiniment complexe, qui vise à stranguler nos adversaires, a été improvisé d'un seul coup, qu'il reste, à quelques perfectionnements de détail près, ce qu'il était au début. Tout au contraire, peu d'organismes se sont transformés plus radicalement par une progression plus continue que les rouages qu'il faut se décider à appeler, faute d'expression concise plus exacte : le blocus. Le blocus de 1917 ne ressemble pas plus à celui de 1914 que la bataille des Flandres à la bataille de la Marne. Dans un domaine comme dans l'autre, les Alliés ont su mettre à profit les enseignements des demi-succès et même des échecs.

Tout d'abord on a vu s'allonger les listes de contrebande. Pensez que celles de la première série négligeaient des articles aussi intéressants que le caoutchouc, les huiles de graissage, les fourrages. Je ne parle pas du coton qui a attendu près de deux ans l'arrêt de prohibition par considération pour les intérêts américains. Assez rapidement les entrées directes allemandes ont été arrêtées. Par contre, l'Allemagne aurait peut-être continué longtemps ses libres exportations alimentant son crédit et accroissant son trésor de guerre, si elle n'avait commis l'imprudence de décliner le droit des gens en proclamant la guerre sous-marine sans merci dans les eaux bri-

tanniques (4 février 1915). Les Alliés ripostèrent le 1^{er} mars 1915 en interdisant radicalement tout trafic à destination ou en provenance de l'ennemi.

Enfin, le 7 juillet 1916, la France et l'Angleterre se dégagèrent formellement des liens de la conférence de Londres, qui avait prévu des listes de contrebande absolue et conditionnelle et même tenté d'affranchir définitivement un certain nombre d'articles de risques de guerre.

Désormais, il était admis que tout trafic serait préjugé suspect, sauf démonstration contraire. Ainsi le fardeau de la preuve se trouvait renversé. Jusqu'alors c'était au capteur d'établir la légitimité de la prise en établissant la destination ennemie, même indirecte, de la cargaison. Depuis le 7 juillet 1916, c'est le saisi qui doit apporter la justification de son innocence.

Pour ce qui est de l'interdiction du commerce des belligérants avec l'ennemi, on pensait, au début, que quelques mesures simples suffiraient : prohibitions de sortie, pénalités rigoureuses contre tout trafic suspect. Bientôt il a fallu reconnaître que, même sous cet aspect, le problème n'était pas simple. La notion de nationalité varie énormément selon les législations. Imagine-t-on que la loi anglaise ne permettait pas de traiter ennemis les Allemands et les Autrichiens établis en pays neutre ? Ajoutons l'inroyable confusion des intérêts extrêmes dans les grandes affaires internationales. Il a fallu en venir, depuis le 25 février 1916, à l'institution des Listes noires mettant formellement à l'index les maisons liées plus ou moins directement avec l'ennemi.

Restait à empêcher le ravitaillement par l'intermédiaire des neutres. Cela a été la pierre d'achoppement. Il était difficile d'empêcher les transits d'apparence souvent très honnête ; plus difficile encore d'empêcher les non belligérants de fournir impartialément aux deux parties les produits de leur sol et de leur industrie.

Pour le commerce indirect, les Alliés avaient encore un moyen d'action, puisqu'ils contrôlaient les voies d'accès. D'autre part, ils possédaient des bases d'appréciation dans les statistiques d'avant-guerre. Ils pouvaient donc, presque mathématiquement, fixer le contingent nécessaire à la consommation de chaque pays neutre pour chaque produit, en se basant sur les provenances et les destinations. Encore une logique purement théorique. Pratiquement, rien de plus hasardé que ces calculs. Il aurait fallu pouvoir tenir compte des stocks existants et des déviations imposées par la guerre. N'oublions pas les ménagements que les puissances occidentales ont tenu à garder, dans la mesure du possible, envers des nations éprouvées, jusqu'au moment où les procédés allemands ont obligé à pousser les choses à l'extrême.

Très rapidement, les principes de solution se sont dégagés. Dès le mois de novembre 1914, on a vu se constituer en Hollande le *Netherland Oversea Trust*, groupement destiné à devenir un intermédiaire

permanent entre le commerce hollandais et les services du blocus. En octobre 1915, a été constituée la société de surveillance suisse, très analogue. En Norvège et en Danemark un autre système a été suivi, celui des accords particuliers avec les maisons de commerce. Seule la Suède a résisté à des tractations. La base de tous ces accords a été de fixer des contingents d'importation dans les limites strictes des besoins du pays et d'obtenir des garanties contre les réexportations. A ce dernier point de vue, les résultats ont été des plus concluants. Les erreurs de statistique ont été plus fréquentes.

Tout compte fait, la machine aurait été très efficace si les pays neutres n'avaient disposé librement de leurs propres produits. Le mot librement est peut-être déplacé quand on connaît les moyens de guerre employés par l'Allemagne pour imposer sa volonté à ses petits voisins. La force des armes n'est pas son principal argument. Nos adversaires, qui sont seuls en mesure de fournir aux neutres certains articles essentiels : le charbon, le fer, n'ont pas à employer cet argument de chantage. On sait comment les gens de Berlin en ont un, pour imposer à la Suisse des fournitures de bétail et de métaux pour des ouvertures de crédit. La Hollande s'est vue en quelque sorte réquisitionnée ses pommes de terre et le produit de ses pêcheries ; le Danemark, ses produits agricoles. Pour lutter contre ce drainage intensif, les Alliés n'ont longtemps disposé que de la ressource de la concurrence. Acheter toutes les disponibilités des marchés neutres coûte que coûte. Moyen onéreux. On n'a pas toujours osé le pousser à l'extrême logique.

Il n'y a qu'un moyen pratique d'empêcher ce trafic, c'est de placer les états neutres en face d'une situation telle qu'ils ne pourront plus se passer de leurs propres produits et de tuer la spéculation par le besoin. Tous les petits Etats neutres sont tributaires du dehors ; leur ravitaillement dépend donc des maîtres de la mer. Mais il dépendra plus encore des Etats-Unis, le seul grand gouvernement dehors d'une Europe vouée au culte des armes. C'est pourquoi le pavillon était presque semblable tant que la grande fédération transatlantique était dans le camp de la neutralité. Du jour où les Américains sont entrés dans la guerre, ils sont devenus pleinement solidaires des Alliés. Avec leur lucidité d'hommes d'affaires et à la lueur de deux années d'expérience, ils ont discerné la fissure du blocus. Voilà pourquoi le Président Wilson n'a eu de cesse qu'il n'ait tout le commerce d'importation sous son contrôle. Désormais les neutres auront leur ravitaillement strictement contrôlé. Ils ne recevront que le nécessaire à leurs besoins, et encore sous réserves des disponibilités très réduites et après démonstration de l'épuisement de leurs ressources. Dans ces conditions, le partage avec les voisins devient pour ainsi dire impossible. — SAINT-BRICE

Ce que font nos Marins

Par le Commandant

Emile VEDEL

■ ■ ■

Tandis que les communiqués officiels nous tiennent journalement au courant de ce qui se passe sur le front, la nécessité de dissimuler à l'ennemi les mouvements de nos navires est cause qu'on ne les mentionne jamais que quand ils coulent, en ayant encore bien soin de ne pas dire où ni comment. Le soldat ignore donc presque tout de l'héroïque et précieuse collaboration apportée par la marine à l'œuvre du salut commun. Afin de le renseigner une fois en passant, j'ai prié un simple matelot d'écrire, adressée à un camarade « Poilu » une lettre où il raconterait son rôle dans la guerre actuelle. La voici, telle que je viens de la recevoir :

POILU, MON GLORIEUX FRÈRE,

« On m'a dit que tu désirais savoir ce que je devenais. Eh bien, voilà. Au début de la guerre, je me trouvais sur la *Jeanne-d'Arc*, qui achetait la campagne d'instruction des aspirants. Un beau voyage, mais où nous avons eu bien de l'agrément. De jolies relâches tout le temps, et des jeunes officiers ayant la « double » facile. On venait de rentrer à Brest, et j'attendais mon tour de permission pour aller embrasser les vieux, quand a sonné le grand branle-bas de la mobilisation générale. En guise de permission, attrape à faire du charbon, et en route pour Cherbourg, où nous rallions la deuxième escadre légère.

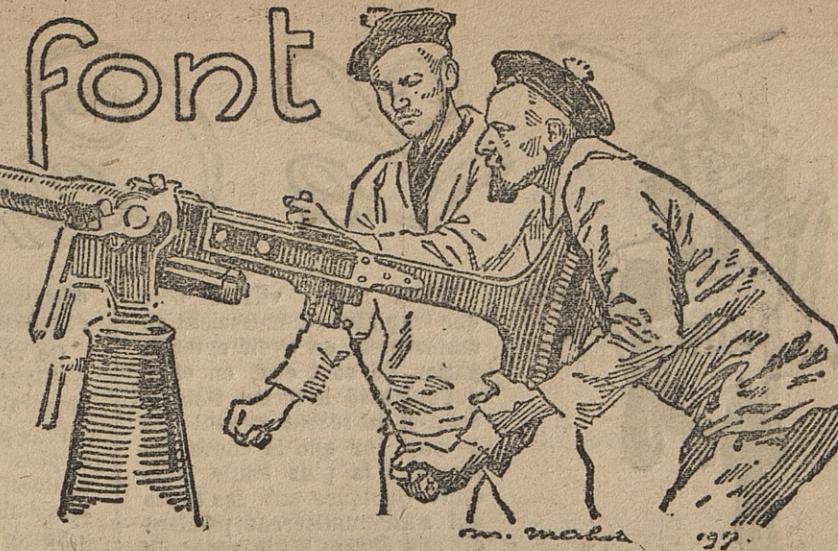
« A peine mouillé, ordre d'appareiller tous ensemble sans autre signal, et le cap sur le Pas-de-Calais. Le commandant nous explique qu'on va défendre le passage à la flotte allemande. Je ne sais pas trop comment nous en serions sortis, ou plutôt la chose ne laissait pas l'ombre d'un doute, vu que nous aurions été six vieux croiseurs contre peut-être une cinquantaine de gros bâtiments du dernier modèle. Mais tout ce qu'on nous demandait, c'était de faire le plus de mal possible à l'ennemi, et ça, nous nous en chargeons. A commencer par moi. Car j'ai oublié de te dire que je suis canonnier breveté, et que je venais de remporter le premier prix au concours de tir de fin d'année. Une montre et 50 fr. qu'on m'a donnés, dont j'ai envoyé 30 fr. à la maison et fait la bombe avec le reste, l'armement de ma pièce ayant obtenu un tour de terre de faveur. Avec mon 194

« voulut le prendre à l'abordage, comme au trefois.

« C'est un premier maître de manœuvre, un ancien gabier de la *Melpomène* et de la *Magicienne*, qui commande au sifflet, avec des roulements comme la musique du vent dans les cordages. Il prétend que, « seuls, les marins de la vieille marine à voiles viendront à bout des sous-marins. Et il n'a peut-être pas tort, dans ce sens qu'il faut rudement bien connaître son métier. Quoique ça, il font beaucoup moins de mal qu'au printemps dernier, et nous avons bon espoir de les mater « encore davantage.

« Poilu, mon frère, toi que le monde entier n'appelle plus que le Vainqueur de la Marne et le Héros de Verdun, ne t'étonne donc point de ne pas recevoir plus souvent de mes nouvelles. Mais quand tu vois s'amener des nouveaux canons, des munitions en abondance, des vivres et tout le reste, pense à ton frère le marin. Dis-toi bien que rien de tout cela ne te parviendrait, s'il n'était pas là pour en assurer l'arrivée par mer, sans jamais une heure de répit, la nuit comme le jour et quelque temps qu'il fasse, avec toutes les chances de finir parboîte à la grande fasse. Mais qu'impor-
tante, du moment que c'est pour la France ? »

Oui, ingrate et pénible besogne que celle de la marine, mais d'une importance capitale en ce qui concerne l'issue de la guerre. C'est, en effet, grâce à la maîtrise que nous et nos Alliés conservons sur les grandes routes du large, que nous avons pu remédier à l'état d'impréparation où nous avons surpris l'agression allemande. C'est également à la mer que nous devons l'inappréhensible concours des Américains, tant du Nord que du Sud, amenés à se ranger de notre côté par suite des excès de l'intolérable piraterie boche. Ainsi, de même que les efforts et les sacrifices de nos admirables marins contribuent puissamment à la reconquête des territoires encore occupés par un envahisseur odieux, de même nos incomparables soldats, sans s'en douter peut-être, combattent-ils pour la liberté des océans. Impossible, par conséquent, de réaliser une coopération plus directe et plus fraternelle que celle de nos armées de terre et de mer.



■ ■ ■



Le Cafard

Vilain mot... vilaine bête que les poilus connaissaient au moins pour en avoir entendu parler. Ce sont eux, en effet, qui ont créé le terme. Mais, si celui-ci est récent on peut dire à coup sûr que la chose remonte à la plus haute antiquité. Quelques-uns des Grecs qui s'immobilisèrent pendant dix ans devant Troie avant de prendre la ville eurent certainement le cafard et le bouillant

Achille était sûrement sous sa néfaste influence lorsqu'il s'enferma sous sa tente où il resta, pendant ne sais plus combien de temps, sans vouloir se rendre aux tranchées.

Le cafard semble bien ne pas avoir épargné les femmes elles-mêmes. L'absence d'Ulysse le donna à la vertueuse Pénélope qui le combattit, comme on sait, en filant toute la journée et en défaissant la nuit ce qu'elle avait fait le jour.

Pendant ce temps, son époux ballotté sur la vaste mer n'en fut pas exempt.

Il est vrai que, plus favorisé que sa femme et d'ailleurs moins vertueux, il connut d'agréables distractions.

Mais, dans l'antiquité, le cafard-record, si l'on peut dire, pouvait bien avoir été celui d'un illustre prophète d'Israël, dont les jérémiaades, restées historiques, eurent pour effet de semer le

décuragement parmi ses compatriotes et de faciliter ainsi la conquête étrangère.

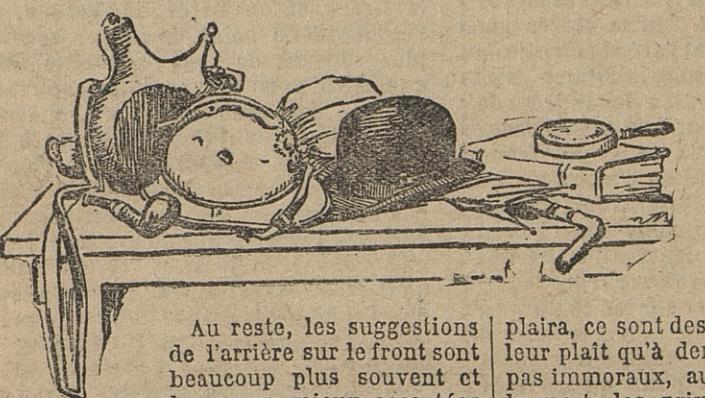
On voit, par cet exemple, que le cafard est contagieux. Il est, d'ailleurs, infinitéimement probable que, vivant de nos jours, Jérémie passerait en conseil de guerre et serait fusillé.

Plus près de nous, dans notre Histoire de France, le type qui a le plus souffert du cafard est le sombre Louis XI, auquel les contorsions des gens qu'il faisait enfermer dans des cages de fer arrachaient à peine un sourire.

Notre grand Molière nous a laissé deux types immortels du cafard : *Tartufe*, bien entendu, dans le sens que l'on sait, et *le Misanthrope*, dans celui qui nous occupe. Alceste, qui est pourtant à l'arrière, souffre d'un cafard généralisé. Les femmes, elles-mêmes, ne trouvent pas grâce devant lui.

— Là, alors, il exagère, me disait l'autre jour un poilu.

Vous pensez bien que les médecins, qui ne respectent rien, se sont emparés du cafard, sous prétexte de l'étudier. Avouons, entre nous, qu'il leur revenait de droit, puisqu'il se manifeste par un épisode du système nerveux, en quelque sorte par une diminution progressive de la personnalité. Mais, chose bizarre, la volonté atteinte ne manifeste pas sa blessure d'une façon uniforme : il y a tantôt dépression et tantôt impulsion de sa part. C'est, dans ce dernier cas, le cafard ordinaire des colonies. C'est celui de l'homme qui, pour rompre la monotonie et l'ennui, éprouve, comme il le dit lui-même, le besoin de faire une blague. C'est un peu ce cafard-là qui, dans un secteur demeuré calme, fait, à propos de tout et de rien, déclencher des



LES POILUS VUS PAR L'UN D'EUX

(Suite et fin.)

Au reste, les suggestions de l'arrière sur le front sont beaucoup plus souvent et beaucoup mieux acceptées qu'on ne le croit.

C'est l'arrière qui fit croire au front qu'il était d'un vrai poilu de parler un langage de barrière et qui lui fit confondre parfois l'indiscipline teméraire avec la vraie bravoure, qui est prudente, sans vanité et docile aux ordres des chefs. Et le front subit pareillement — consciencieusement ou non — les bonnes suggestions.

Même instinctivement, le poilu recherchera une telle influence, qu'il devine salutaire, et s'y livrera avec émotion.

Organisez un concert aux armées et faites-y réciter, par une interprète de valeur, un poème très chauvin. Le succès sera médiocre. Sur quoi vous déciderez : « Les poilus sont les grands mots... Les mots détonnent auprès des gestes de nos braves... Essayons du rire, du gros rire ». Cettois, succès, mais... les poilus ne sortent pas encore complètement enchantés de la salle. Que leur faut-il donc ?... Vous leur donnez alors la représentation d'une pièce de théâtre légère, très légère... « Ça leur

plaira, ce sont des Français ». Erreur, ça ne leur plaît qu'à demi. Ces Français ne sont pas immoraux, au fond ; et l'idée vague de la mort, les privations d'amour gâtent le plaisir qu'ils auraient peut-être éprouvé en d'autres temps.

Mais une jeune femme chante un vieux refrain de France, simple et rythmé. C'est le triomphe, le vrai triomphe.

Rien de plus facilement explicable. Un amoureux qui, dans la vie, parlerait seul, à haute voix, de son amour, passerait pour un insensé. Au contraire, s'il chantait sa passion, on ne s'étonnerait plus. Or, la guerre est l'école des réalités. Les fictions y sont jetées à bas. On y juge les choses du théâtre comme on jugerait un peu de la vie.

Et puis, la femme qui vient de chanter est jeune. Jeune et femme, elle séduit sans susciter des rêves troubles. Tout naturellement, elle éveille dans les coeurs, au son de la musique et de sa voix, de vieux échos endormis : le visage de la France réapparaît.

Il réapparaît, à la même minute, à tous les poilus présents, chose devenue presque impossible, sauf en de très rares circonstances, depuis le jour où ils sont entrés

dans la guerre. Et les voilà joyeux de s'abandonner un instant, tous ensemble, tous, à leur pensée intime, profonde, de s'y abandonner ouvertement, avec enthousiasme, sans avoir à livrer leur secret pour cela.

Eh ! oui, la plupart des poilus ont un secret. L'arrière et l'étranger ignorant son existence, peuvent être déroutés, déconcertés devant telle parole des poilus.

Demandez à l'un d'eux pourquoi il se bat et risque de se faire tuer. Neuf fois sur dix sa réponse sera :

— Je n'en sais rien.

Ne vous indignez pas ! Il y a plusieurs raisons à cette réponse. D'abord, c'est une petite impertinence d'enfant gâté :

— Dis, mon cheri, tu l'aimes ta maman ?

— Sais pas...

Les poilus sont en guerre depuis longtemps. Ils n'y sont entrés que pour sauver la France. Empêtrés, écorchés, ils s'impitient presque dans leur travail qui ne semble pas avancer. Vous arrivez alors et, à brûle-pourpoint : « Que cherchez-vous, mon ami ?... ».

« Rien... Zut ! »

Ceci résulte tout cause

la réponse étrange

du poilu :

L'amour vrai s'ar

reête court après

avoir balbutié : « Je

vous aime ». Même,

cet amour, lors



tirs de barrage chez les deux adversaires. C'est qu'à ce moment la répétition des mêmes émotions, bombardement, sifflement des balles, gardes, patrouilles, a épuisé la provision d'énergie dont chaque homme dispose et qui, bien entendu, varie avec chaque sujet.

Tous ceux qui ont tenu longtemps les tranchées savent, qu'au bout de quelque temps, apparaît même sous des dehors physiques superbes, c'est-à-dire en dehors de toute altération organique, cet état de fatigue mentale qu'on nomme le cafard.

C'est pour le combattre que, merveilleux remède, a été instituée la permission de détente. Le cafard n'y résiste, en effet, généralement pas. On parvient aussi à le noyer dans une chope de pinard ou dans un litre de pinard.

Sait-on qu'un groupe d'artillerie a fondé l'ordre du cafard ? Le commandeur de l'ordre est un capitaine, l'insigne, un cafard — bien entendu — en aluminium niellé de cuivre et dont deux émaux figurent les yeux ronds.

Les membres de l'ordre doivent jurer sur le Grand Cafard que s'ils ont été attaqués par l'horrible bête, ils n'ont jamais été vaincus par elle, et prendre l'engagement de la poursuivre par tous les moyens.

Il n'est pas du tout déshonorant, d'ailleurs, d'être attaqué par le cafard. Il y a même peu de cervaux contre lesquels il n'a pas pris une sournoise offensive. Mais, d'une façon générale, ses tentatives restent vouées à un échec complet. Il se heurte, en effet, à la bonne humeur, qui reste, en dépit de tout, au fond du caractère français.

Contre ceux qui, entre deux bombardements, rédigent les journaux du front, trouvent le moyen de deviner une charade ou de résoudre un problème d'échecs, le cafard n'a pas beau jeu. Il passe mais ne s'installe pas. Et s'il faut, pour faire partie de l'ordre du cafard, n'avoir jamais été vaincu par lui, l'armée française devrait être faite, en bloc, chevalière de l'ordre.

HENRI GÉROULE.

PENSÉES ET MAXIMES DU FRONT

Le danger commun est l'école de la solidarité. Tels poilus, excellents camarades aux tranchées, ne peuvent se sentir à l'arrière.

D. CASTELLANI.

Pourquoi la nation la plus ingénieuse du monde, la France, n'est-elle pas encore parvenue à fabriquer des allumettes qui prennent ?

Parfois on croit avoir trouvé une belle pensée ; à la réflexion on se rappelle l'avoir lue quelque part.

Plus on reste au front plus on y prend racine ; plus on va en permission plus on désire y aller.

La nuit dernière, je n'ai pas dormi pour penser ; n'aurais-je pas mieux fait de penser à dormir ?

Sergeant FOURMON.

C'est en montant la garde par les nuits froides et humides d'hiver que j'ai compris que nos ancêtres avaient fait du soleil et du feu des divinités.

UN JUTEUX.

Que ne peut-on s'entendre avant que de parler ? Arrête le lendemain matin tes décisions de la veille.

AJUON.

Le philosophe est l'homme qui a perdu toutes ses illusions ou celui qui n'en a jamais eu.

A chaque illusion perdue, le cœur se resserre. N'avoir plus d'illusions c'est être bien près de n'avoir plus de cœur.

A. GRÉGOIRE.

Rien n'anime les lèvres comme la critique et la méditation.

JEAN DALLES.

Les peintres du grognard de l'Empire ont trouvé leur type vers 1830 ; j'irai au Salon en 1940.

UN POILU.



sonne pour laquelle nous nous sacrifions et voulons continuer de nous sacrifier, une sorte de haute pudeur nous empêche, elle aussi, de parler de notre passion.

Cet amour nous expose-t-il à mille petits déboires journaliers, à mille chutes, nous considérons comme plus ridicule encore d'avouer que nous avons trébuché, tandis que nous courrions après celle que notre cœur recherche.

Les poilus diront : « Nous travaillons pour le même patron », et le mot « patron » ne détonnera pas, quand le mot « France » eût surpris. « Patron » cache le secret du poilu sous le gilet du civil.

Malgré tout, je suis loin de trouver inutile cette photographie. En France, il faut parler d'une chose si l'on ne veut pas courir le risque, même invraisemblable, de l'oublier.

Malgré la puérilité du poilu, malgré son mépris de la mort, malgré son oubli de la mort plutôt, il ne faudrait pas nier que la chair, avec ses muscles et ses nerfs, n'est pas renoncée à ses droits. Le poilu a imposé à sa chair, comme à ses émotions, une manière de moratorium. Il vaut ce que vaut un moratorium.

A Lorette, nos pièces préparant l'attaque menaient un bruit d'enfer. Un camarade, le regard brillant, me montrant du geste le pays envahi : « Ils nous entendent, les nôtres là-bas... ». Qui avait parlé, sans même s'en douter ? Le secret.

Ainsi, au front, on ne rêve jamais de la mort, en dormant. La chair, elle n'y songe-t-elle pas à sa façon ?

Nous couchions sous un canon, où si près

d'un canon, qu'à chaque coup, notre

bougie s'éteignait dans notre misérable cabane. Ce canon tirait toute la nuit, sans jamais nous éveiller. Par contre, un obus venait-il à tomber près de notre gîte, secouant beaucoup moins sol et produisant une explosion beaucoup moins violente que les « départs », assitôt nous étions sur pied. La chair n'avait sommeillée qu'à moitié.

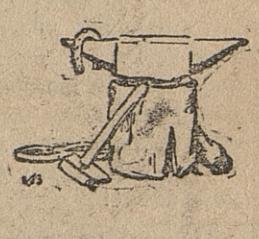
« Tout se paiera un jour », gémissent les ames compatissantes, trop pressées d'avancer des pronostics déroutants. Attendons le choc en retour ! Pour l'heure, c'est le moratorium.

Jeunesse artificielle, mépris constant de la mort, souffrances physiques et morales, nuits sans sommeil, hantises sourdes, rhumatismes et grandes pensées et fortes émotions en suspens dans l'individu, amalgamé du « militaire » et du « civil », tout cela, reconnaissons-le, peut modifier le caractère, l'agir, dites-vous, mais ce n'est pas obligatoire. Par contre, tout cela revêt, par instants, les poilus de beaux reflets de gravité.

« Je suis plus grand que toi, puisque je vais mourir », semblent-ils lui faire dire. Ces reflets, saurons-les !

Il parent de gloire nos combattants. Ils font d'eux nos seigneurs les poilus.

André LAPHIN, Secrétaire de l'Horizon.



Jeunesse artificielle, mépris constant de la mort, souffrances physiques et morales, nuits sans sommeil, hantises sourdes, rhumatismes et grandes pensées et fortes émotions en suspens dans l'individu, amalgamé du « militaire » et du « civil », tout cela, reconnaissons-le, peut modifier le caractère, l'agir, dites-vous, mais ce n'est pas obligatoire. Par contre, tout cela revêt, par instants, les poilus de beaux reflets de gravité.

« Je suis plus grand que toi, puisque je vais mourir », semblent-ils lui faire dire.

Ces reflets, saurons-les !

Il parent de gloire nos combattants.

Ils font d'eux nos seigneurs les poilus.

André LAPHIN, Secrétaire de l'Horizon.



Le CENTENAIRE de MÉHUL

Le Chant du Départ



Un centenaire qui, parmi les préoccupations actuelles, est passé inaperçu, vient de tomber, le 20 octobre : c'est celui de la mort de Méhul.

Ce n'est point parce qu'il fut un des plus grands musiciens français de la fin du XVIII^e siècle que Etienne-Henri Méhul mérite aujourd'hui un souvenir de la France en guerre. Ses opéras-comiques et ses opéras sont charmants, ses ballets sont délicieux... mais il doit avoir une place dans la reconnaissance nationale pour avoir écrit la musique du *Chant du Départ*.

Les paroles de cet hymne patriotique sont de Marie-Joseph Chénier. Avec la *Marseillaise*, il conduisit à la victoire les soldats de la Révolution. Nos musiques militaires le jouent encore aujourd'hui.

Ce fut pour la célébration du 14 juillet, en 1794, que le *Chant du Départ* fut composé.

Il faut relire ces strophes ardentes qui mettent en scène tous les représentants de la nation : un député du peuple, une mère de famille, deux vieillards, un enfant, une épouse, une jeune fille, trois guerriers. Le style en est éloquent, vibrant, enflammé, les vers sont de bonne et rude frappe, et les sentiments y sont touchants et nobles. Ecoutez l'admirable début :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

La mère de famille a le stoïcisme d'une Spartiate :

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes;
Loin de nous les lâches douleurs!

Les vieillards retrouvent l'ardeur de leur jeunesse et la communiquent aux jeunes gens à qui ils confient les armes dont ils se serviront pour défendre la liberté :

Que le fer paternel arme la main des braves!

L'enfant parle avec la maturité vaillante que les grandes époques donnent à l'âme de toute la nation :

Le lâche accablé d'ans n'a pas connu la vie,
Qui meurt pour le peuple a vécu!



L'épouse excite au combat les époux et les fils, assurée que les morts, grâce à elle, seront remplacés à leur rang :

Nos flancs porteront vos vengeurs!

La jeune fille ne donnera ses sourires qu'aux guerriers dont la bravoure les aura mérités :

Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté!

Les combattants tiennent le seul langage qui soit digne d'un peuple soulevé par un tel élan :

Sur le fer devant Dieu nous jurons à nos pères,

A nos épouses, à nos sœurs,

A nos représentants, à nos fils, à nos mères,

D'anéantir les oppresseurs.

Les Français donneront au monde

Et la paix et la liberté!

Tout le poème est d'une grande beauté. Le texte n'a pas vieilli. A peine y rencontre-t-on, comme une marque de son temps, quelques images d'un style fleuri et mignard, tel qu'il était de mode à une époque où des guirlandes de roses ornaient les boîtes et les pendules :

Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes

Nos mains tresseront vos lauriers.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée

Ignorons les aimables noeuds...

Ce sont là les quelques floritures qui datent la poésie. Le reste est d'un accent sincère, entraînant, réconfortant et mâle. C'est un chef-d'œuvre.

La Révolution, qui aimait les cérémonies grandioses, multiplia les auditions du *Chant du Départ*, avec orchestre et chœurs, ainsi d'ailleurs que des autres chants patriotiques de Méhul, le *Chant de la Victoire*, le *Chant du Retour*. Mais la plus impressionnante de toutes ces manifestations fut sans doute celle du 14 juillet 1800 où un hymne spécial, composé pour cette circonstance, fut exécuté dans la chapelle des Invalides, alors dénommée « Temple de Mars », avec trois orchestres, deux en bas, l'un à droite, l'autre à gauche, et le troisième, harpes et cors, sous la Coupoles, avec les chœurs des femmes.

On aimerait qu'au jour de la victoire qui terminera la grande guerre, quelque chose de ces pompes magnifiques nous fût restitué. Imaginez le spectacle, au Trocadéro, par exemple : les personnages du *Champ du Départ*, vêtus en costumes de l'époque, apparaissant tour à tour et venant chanter dans l'accompagnement des cuivres de la garde républicaine, les strophes ardentes...

Ce jour-là, l'ombre de Méhul n'aura rien à regretter de l'oubli où l'on aura laissé son centenaire !

MONTMIRAIL.

Nos troupiers aiment le vin; et parfois, si nous l'osons dire, ils l'aiment un peu trop. Ce goût n'est point nouveau en France. Et c'est ainsi qu'au seizième siècle le savoyard écrivain BONAVVENTURE DESPÉRIERS (mort en 1542), dépeignait, dans le conte que voici, les méfaits de l'ivresse. Nous avons pensé que le portrait de l'ivrogne Janicot amuserait nos lecteurs et les mettrait en garde contre l'abus du « pinard ».

ans Paris, où il y a tant de sortes de gens, il y avait un couturier nommé Janicot, lequel ne fut jamais avariceux, car tout l'argent qu'il gagnait, c'était pour boire. Lequel métier il trouva si bon, et s'y accoutuma de telle sorte, qu'il lui fallut quitter celui de Couturier : car, quand il revenait de la taverne, et qu'il voulait se mettre sur sa besogne, en enfilant son aiguille, il faisait comme les nouveaux mariés, il mettait auprès; et puis lui était avis d'un filet que c'en étaient deux et cousait aussiitôt une manche par derrière comme par devant : tout lui était un. De sorte qu'il renonça d'autant à ce fâcheux couturage, pour se retirer au plaisir métier de boire, lequel il entretenait vaillamment : car, depuis qu'il était au fond d'une taverne, il n'en bougeait jusques au soir, sauf quand quelquefois sa femme le venait querir, qui lui disait mille injures; mais il les avalait toutes avec un verre de vin.

Bien souvent il la flattait tant, qu'il la faisait asseoir auprès de soi, en lui disant :

— Tâte un peu de ce vin-là, m'amie; c'est du meilleur que tu bus jamais.

— Je n'ai que faire de boire, disait-elle; c'est ivrogne, ici! Viendras-tu?

— Eh! Jeannette, tu ne boiras que tant petit que tu voudras.

A la fin elle se laissait aller car la bonne dame disait en soi-même : « Aussi bien, c'est moi qui paye tout; il faut bien que j'en boive ma part. »

Vrai est qu'elle avait un peu plus de discrétion que Janicot, car elle ne se chargeait pas tant, qu'elle ne le ramena à la maison; mais croyez que c'était une dure répartie, que du pot et de Janicot. Une autre fois, quand elle faisait la fâcheuse, il lui disait :

— Jeannette, tu sais bien que c'est que je vis hier : ce monsieur, tu m'entends bien? Je n'en dirai mot, Jeannette; mais laisse-moi

boire; va-t'en, m'amie, je serai aussitôt au logis que toi.

Et de reboire; puis, en se retournant, qui n'était jamais qu'il n'eût sa charge, hardiment, qu'il était plus aisé à savoir d'où il venait que non pas où il allait (car la rue ne lui était pas assez large), il allait chancelant, dandinant, trébuchant. Il heurtait toujours à quelque ouvroir, ou, quand il était nuit, à quelque charrette, et se faisait à tout coup une bigne au front; mais elle était guérie, avant qu'il s'en aperçut. Il se laissait maintes fois tomber du haut d'un degré, ou en la trappe d'une cave; mais il ne se faisait point de mal : Dieu lui aidait toujours.

A propos, Janicot avait toujours sa bouteille de trois chopines, laquelle il tenait toute la nuit auprès de soi et l'égouttait toutes les fois qu'il s'éveillait; et en dormant même, il ne songeait qu'à sa bouteille, et y avait une telle adresse, que tout endormi il y portait la main, et la prenait pour boire tout ainsi que s'il eût veillé. Quoi connaissant, sa femme bien souvent le prévenait et lui buvait le vin de sa bouteille laquelle elle remplissait d'eau que le pauvre Janicot buvait en dormant. Et bien souvent il se réveillait à ce goût aquatique qui lui affadissait toute la bouche; mais il se rendormait sur cette question, sans faire grand bruit.

Quelquefois il s'avisait de mettre de l'eau dans son vin ; mais c'était avec la pointe d'un couteau lequel il mouillait dedans l'aiguille, et en laissait tomber une goutte en son verre et non plus. Vous ne l'eussiez jamais trouvé sans un osselet de jambon en sa gibecière. Il aimait uniquement les saucisses, le fromage de Milan, les sardines, les harengs-saurs et tous semblables aiguillons à vin. Il haïssait les pommes et les salades comme poison, les flans, les tartelettes, quand il les entendait crier par les rues il bouchait ses oreilles. Il avait les yeux bordés de fine écarlate, et un jour qu'il y avait mal, sa femme lui fit défendre par un médecin d'eau douce qu'il ne bût point de vin; mais on eût fait avec lui tous les marchés plutôt que celui-là, car il aimait mieux perdre les fenêtres que toute la maison. Et quand on lui disait qu'il se pouvait bien laver les yeux de vin blanc :

— Eh! disait-il, que sent-il de s'en laver par dehors? c'est autant de gâté. Ne vaut-il pas mieux en boire tant, qu'il en sorte par les yeux, et s'en laver dedans et dehors? »

Quand il gréait, il se jetait à genoux, et

ne plaignait que les vignes à haute voix. Et quand on lui disait :

— Eh, Janicot, les blés, quoi?

— Les blés? disait-il : avec un morceau de pain gros comme une noix, je boirais un quart de vin : je ne me soucie pas des blés; il y en aura bien peu s'il n'y en a assez pour moi! »

Et ceci était quand il était dans son meilleur sens : car les uns disent, quand il eut pris son pain, que, depuis, il ne désenivra, et même tiennent que tout son sang se convertit en vin.

Il est bien vrai qu'il fallut qu'il mourût en son rang. Pour ce, deux ou trois jours avant sa mort, on lui ôta le vin : ce qu'il fit au plus grand regret du monde, en disant qu'on le tuait et qu'il ne mourait que faute de boire. Et, quand ce fut à se confesser, il ne se souvenait point d'avoir fait aucun mal, sinon qu'il avait bu, et ne savait parler d'autre chose à son confesseur que de vin. Il se confessait combien de fois il en avait bu qui n'était pas bon, dont il se repentait et en demandait à Dieu pardon.

Puis, quand il vit qu'il fallait aller boire ailleurs, il ordonna, par son testament, qu'il fut enterré en une cave, sous un tonneau de vin, et qu'on lui mit la tête sous le dégouttoir, afin que le vin lui tombât dedans la bouche pour le désaltérer : car il avait bien vu, au cimetière Saint-Innocent, que les trépassés ont la bouche bien sèche.

BONAVVENTURE DESPÉRIERS.
(Contes ou nouvelles
Récitations et Joyeux devirs.)



LE
ROLEDE
L'AVIATION

Je ne sais si cela a changé, mais du temps où j'étais fantassin, nous n'étions pas fort experts à reconnaître, les camarades et moi, la nationalité des avions qui passaient au-dessus des tranchées. Quelquefois, il est vrai, le « coucou » volait assez bas pour qu'on pût distinguer ses cocardes, mais c'était rare. D'autre part, nous savions discerner les Farman et les Voisin ; ce n'était pas difficile : tout le monde sait qu'ils n'ont pas de fuselage entoilé et que l'on voit le ciel entre leurs ailes et leur queue. En dehors de ces deux cas, toutes les fois qu'on entendait le son d'un moteur et qu'on apercevait un avion dans le ciel, on s'écriait avec une certaine mauvaise humeur : « Encore un Boche ! Naturellement, nos aviateurs ne sont pas levés ! » Et ce n'était pas très juste, car, en ce temps-là l'aviation française avait sur l'aviation boche une supériorité très grande, plus grande encore qu'à présent, et presque tous les appareils qui survolaient les lignes étaient français.

Pour qu'on voie de terre les cocardes peintes sur les ailes d'un avion, il faut que celui-ci ne soit guère au-dessus de 1,200 ou 1,500 mètres ; or, les canons, les mitrailleuses mêmes, tirent maintenant de mieux en mieux, et il n'y a pas grand avantage pour l'observation aérienne à voler à si basse altitude, sauf pour les avions d'infanterie (nous verrons plus loin ce qu'il faut entendre par là). D'autre part, les Farman et les Voisin se sont faits rares, tous nos nouveaux appareils ont des fuselages, en sorte qu'il est plus difficile que jamais de reconnaître à l'œil nu la nationalité d'un avion qui passe comme un minuscule oiseau dans le ciel bleu. Vous pouvez m'en croire : parfois les aviateurs eux-mêmes sont embarrassés de savoir si le « coucou » qui vole à quelques kilomètres d'eux est français ou boche, et il faut qu'ils s'en approchent pour s'en assurer. C'est que l'ennemi a copié beaucoup de nos modèles. Et puis, par la force même des choses, à mesure que l'aviation s'est perfectionnée, les types ont eu tendance à s'unifier...

On ne parle jamais, dans le public, que des « as », et c'est assez juste, car pour devenir un « as », il faut avoir le cœur très bien accroché. En effet, sans parler des qualités de pilote et de tireur hors ligne qui sont nécessaires, imaginez un peu ce qu'on éprouve à 5,000 ou 6,000 mètres, lorsque l'on aperçoit un avion ennemi. Mais, d'abord, il faut vous dire qu'on ne se sent pas, dans un frêle bâti de bois, de toile et de fils d'acier, au-dessus du vide, aussi bien à l'aise que sur ce que j'appellerai, sans vouloir offenser personne, le plancher des vaches. Il n'y a pas à dire : l'homme

est plutôt construit pour marcher que pour aller voir ce qui se passe au-dessus des nuages ; il ne s'y sent pas en sécurité du tout. On s'habitue à l'émotion de voler, on arrive même à la trouver passionnante, à ce point que voler devient un plaisir, presque un besoin pour certains. Mais ce n'est pas un plaisir du même ordre que celui qu'on goûte, par exemple, à se trouver dans un bon lit, chez soi, quand on vient d'arriver pour une permission de dix jours. Là haut, il n'est pas de pilote qui ne regarde pas de temps en temps ses ailes et qui n'écoute très attentivement le son de son moteur, je vous assure.

Comment, en un mot, dresserait-on le plan de tous les travaux ennemis, indispensable pour qu'on puisse les bombarder et les détruire ?

Avant que la préparation d'artillerie soit commencée, il faut que la carte d'ensemble des défenses boches soit parfaitement établie. Depuis longtemps, ce plan des « canevas de tir », comme on l'appelle, est dressé, mais il faut le modifier et le refondre sans cesse. L'ennemi travaille, en effet : surtout quand il prévoit une offensive, il creuse de nouvelles lignes, installe de nouvelles batteries, déplace les anciennes, en crée de fausses, etc. Il faut connaître ces changements et éviter ces ruses : pour cela, on a les saucisses, ou à tout le moins les avions.

L'avion, qui se déplace, qui va jusqu'aux dernières lignes ennemis, voit tout et photographie tout. Il apporte des vues prises directement au-dessus des objectifs et qui en donnent le plan, ou des vues « obliques », prises ordinairement à basse altitude, qui montrent les mouvements de terrain et fournissent le « plan cavalier ». Toutes les photos de l'aviation, assemblées, coordonnées, reportées sur la carte, et éclairées, complétées par les comptes rendus des observateurs qui signalent l'animation des voies ferrées, des routes, et s'efforcent de découvrir les batteries camouflées, bref, tout cet espionnage aérien permet de dresser les canevas de tir et de commencer la préparation d'artillerie.

Eh bien, je dis que, dans le moment où, sans que rien l'y oblige que le devoir et l'honneur, un pilote décide en lui-même d'attaquer, il donne la plus indiscutable preuve d'héroïsme qui soit ; et certes le mot n'est pas trop gros.

Mais un « as » ce n'est qu'une carte excellente ; pour détruire le Boche, qui est un gros ponte, il faut un jeu complet. L'aviation de chasse elle-même n'a pour rôle que de protéger contre l'ennemi l'aviation de reconnaissance et d'artillerie, et de lui permettre d'accomplir sa besogne, laquelle est aujourd'hui aussi indispensable que celle des canons et des fusils. Car ce sont les biplaces d'observation, de photographie, de réglage, qui sont les yeux, non les seuls, mais les meilleurs de l'armée.

Quand on « relève » pour la première fois dans un secteur nouveau, avec quelle facilité on se perd dans le dédale des boyaux et des tranchées ! En face, c'est le même la-byrinthe que chez nous. Or, du meilleur ob-

Durant cette préparation, l'aviation a encore un rôle considérable.

Les objectifs à canonner ont été répartis entre les batteries selon leur situation et selon leur nature. Selon leur situation, c'est-à-dire que chaque batterie est chargée de détruire ce qu'elle peut atteindre le plus commodément. Selon leur nature, c'est-à-dire que chaque calibre est employé de manière à produire son meilleur effet : les canons courts chargés d'écraser de leurs pesants projectiles tombant à pic les abris les plus solides, les canons longs à trajectoire tendue de contrebuter les batteries ennemis.

Qui règle, surveille, contrôle le tir des pièces ? La saucisse, mais surtout l'avion.

La saucisse, en effet, ne permet d'observer que sous un certain angle et presque

toujours une partie du terrain lui est « défilée ». Elle oscille en outre, et, pour le réglage, si elle juge assez bien les erreurs en direction (écart à droite ou à gauche), elle voit moins les erreurs en portée (écart en profondeur).

Celui-ci vole assez bas pour apercevoir les fantassins avec qui il correspond par des signaux convenus. Lorsque les lignes téléphoniques sont coupées, que les coureurs n'arrivent plus, que les pigeons manquent, c'est lui seul qui peut faire la liaison entre l'avant et l'arrière. Par T. S. F. par fusées, il transmet les demandes de renforts, d'allongement du tir, de munitions, etc. Il est l'intermédiaire des troupes d'attaque et du commandement.

Mais ce n'est pas assez de diriger le tir des pièces, il faut encore suivre les progrès de la destruction des ouvrages allemands. C'est pourquoi, durant la préparation, on photographie constamment le secteur. Le nombre des clichés pris quotidiennement est immense. Mais grâce à eux on peut établir et tenir à jour une carte nouvelle, la carte des destructions.

Enfin, lorsque la préparation est jugée suffisante, l'infanterie sort de ses tranchées et marche à la conquête des lignes ennemis. L'artillerie cesse ses tirs de destruction, mais commence à faire devant les troupes des tirs de barrage, en même temps qu'elle augmente ses contre-batteries. Et l'aviation travaille plus que jamais.

Les escadrilles de bombardement, qui n'ont pas cessé durant la préparation d'arroser les cantonnements, les parcs, les gares, les formations de l'arrière, attaquent des objectifs plus rapprochés comme les dépôts de munitions de l'avant.

Les patrouilles de chasse croisent et protègent le travail des autres avions, en interdisant — autant que possible — aux appareils boches de passer. Si l'ennemi se présente en force, elles sont prêtes à le combattre et à l'arrêter.

Les avions d'artillerie continuent de surveiller et diriger les tirs de contre-batterie, volant à 2,000 ou 3,000 mètres, comme les avions de commandement.

Ceux-ci sont les vedettes de l'armée : ils ont pour mission d'observer l'ennemi et de révéler ses mouvements. Aperçoivent-ils, par exemple, une concentration de forces ? C'est une contre-attaque qui se prépare : ils la signalent aussitôt par T. S. F., et les batteries désignées à cet effet la couvrent d'obus. De plus, comme les avions d'infanterie, ils attaquent les tranchées à coups de mitrailleuses.

Cependant, les avions de corps d'armée chargés de la liaison d'infanterie suivent la progression des fantassins. Etablir la communication des premières lignes avec l'arrière, c'est actuellement un des plus délicats problèmes de l'offensive et de la défensive. L'infanterie fait un bond en avant : l'artillerie doit allonger son tir. L'infanterie est forcée de reculer ? il faut également qu'elle soit couverte par un tir de

sectoires, peuvent le rencontrer... C'est un dur métier que celui de l'avion d'infanterie.

Tel est le travail des oiseaux de guerre qui traversent le ciel, noirs ou brillants comme de l'argent selon qu'ils interceptent ou réfléchissent les rayons de soleil. A part quelques triplances, très rares relativement, où le pilote est protégé, ils ne sont pas blindés, comme beaucoup d'ignorants le croient, et à la balle du chasseur ennemi ou à l'obus qui monte de terre, ils n'opposent que de la toile et du bois. Soyez reconnaissants à tous les aviateurs qui, tués en plein ciel ou descendus en flammes sont morts noblement pour la France.

JACQUES BOULENGER.



Les deux Copains



— Il fume, mais c'est « l'autre » qui crache !



Une distribution d'effets

Du CANARD DU BOYAU :

Devant le « burlingue » vient de s'arrêter la voiture de la compagnie et le conducteur en extrait les ballots d'effets qui, tout à l'heure, vont être distribués aux hommes.

Parmi les poilus qui se sont approchés pour contempler ce spectacle (les distractions sont si rares!) se trouve Martin de la troisième section. Or, Martin songeait justement qu'il était sur le point de partir en « perne » et, subitement, devant cette masse de vêtements flambant neufs, sa capote lui est apparue sordide et lamentable; brusquement il s'est souvenu que sa veste était usée en maints endroits, que son pantalon était grasseux et couverts de taches, que ses chaussures prenaient l'eau, et il s'éloigne en réfléchissant aux moyens à employer pour profiter de l'occasion qui s'offre, de se faire habiller de neuf des pieds à la tête.

Mais l'heure de la distribution est venue. Les effets ont été répartis dans les sections et les sergents vont les partager entre les hommes.

Martin est arrivé premier au rassemblement. Hélas! le tas d'habits de la troisième section lui semble bien petit et bien grand lui paraît le nombre de ses camarades. Déjà le fragile édifice de ses espoirs chancelle en son esprit.

Tout de même il obtient une paire de chaussures, les siennes étant vraiment en piteux état. Puis, par voie de tirage au sort, une veste lui échoit. Il est « verni », car il y avait cinq de ces vêtements et dix-sept auraient été nécessaires pour satisfaire à toutes les demandes. Les chaussures sont un peu longues et la veste un peu courte, mais, comme le remarque un sergent, « ça fait compensation ». Et Martin est ravi.

Il est enchanté également de la capote qu'il touche. Elle lui arrive à peine aux genoux; c'est le dernier modèle dit : « pour la poursuite ». Le col conviendrait à un taureau; mais, dans la simplicité de son âme, Martin pense que ce doit être la mode, car toutes les capotes sont confectionnées ainsi.

Et il ne lui manque plus qu'un pantalon. Malheureusement il y en a très peu et justement il en faudrait beaucoup. Et comme



(Du Klaxon.)
UN BONHEUR QU'ON N'APPRÉCIAIT PAS !...

AU PAYS DU FRONT



Martin a déjà eu sa bonne part dans la distribution, il ne reçoit pas de « phalzar ». C'est équitable, mais il n'envisage pas cette déception avec toute la philosophie désirable et oubliant capote, veste et chaussures neuves, il ne pense plus — et avec quelle amertume — au pantalon refusé.

C'est bien pis encore quand il a revêtu ses « frusques » neuves. Le malheureux pantalon

Les deux Frères

De l'ÉCHO DES COURSES :

Il pleut, c'est une mauvaise journée. L'eau tombe, glaciale, dans la tranchée, dont elle effrite les parois et ravine le fond. Tous les objets ont pris une couleur de brouillard. Il pleut. Un petit crapouillot est ruisselant et

SUR L'ALBUM DE MA MARRAINE



Je viens de passer quatre jours
Dans une cité merveilleuse,
Sans oïr battre les tambours
Ou ricaner la mitrailleuse.

Oui, j'ai dormi dans des draps fins,
Mangé dans de la porcelaine,
Bu non du pinard, mais des vins:
Tout cela grâce à ma marraine.

Au lieu de me laisser tout seul
Trainer dans Paris ma tristesse,
Elle a fait à son vieux filleul
La charité de sa jeunesse.

Si bien qu'on a sacré parfois
En apercevant notre équipe
Où fraternisaient dans nos doigts
Son éventail avec ma pipe.

Et si je meurs dans mon élan
Souviens-toi sans mélancolie,
O marraine jeune et jolie
Du pauvre filleul déjà blanc.

A JACQUELINE D...
Ma filleule et marraine

Mais c'est fini; je pars demain,
Il faut boucler ma soubrevête.
Je pars; dans sa petite main
C'est un peu de mon cœur qui reste;

Et je vais, l'âme et les yeux pleins,
Au pays des sombres épreuves,
Au pays où se font les veuves,
Les veuves et les orphelins...

Mais au seuil du sinistre empire,
Pour charmer les derniers instants,
Sur tes lèvres de dix-huit ans
Paris mit son dernier sourire.

Aussi, dans ce cruel été
J'emporterai ta frèle image
En me disant que la gaieté
Est une forme du courage;

Capitaine AB DER HALDEN.

tranche de toute la hideur misérable de sa vétusté galipoteuse sur des nuances claires, du reste de l'habillement. Il apparaît pitoyable, odieux de crasse et de graisse alors qu'à propos de lui éclate, ironique, l'éblouissante fraîcheur de teinte de la veste et de la capote. Et Martin n'y tient plus, le contraste lui paraît trop cruel. En dépit de sa timidité naturelle, il court au « burlingue » demander au sergent-major si, par hasard, il n'aurait pas un « froc » de reste. Le chef qui a bien déjeuné est de bonne humeur. Il répond à Martin :

— Je vais voir cela dès que tout le monde sera servi; mais en attendant tu vas pouvoir nettoyer et ranger le bureau.

Au bout de deux heures, Martin a terminé cette besogne de confiance, et avant de rentrer vers son escouade, doucement, au chef, il rappelle sa promesse.

— J'ai pensé à toi, lui répond celui-ci, je n'ai plus de pantalon, mais prend toujours à la place cette belle ceinture de flanelle.

Parmi eux se trouve un jeune homme de

11 classe 15, imberbe et plein de santé, qui a comme camarade de combat son frère ainé, plus âgé que lui de deux ans.

La corvée de soupe est bientôt de retour. Les hommes, fatigués d'avoir marché dans la vase, mouillés jusqu'aux os, posent les marmites fumantes et s'adoscent contre le parapet respirant bruyamment. Des gouttes de sueur perlent sur leur front halé, tandis que leurs effets, pleins d'eau, collent à la chair. Dans les escouades, on commence à manger et on discute de cette dégoûtante corvée qui doit se renouveler le soir. Heureusement, pense-t-on, ce ne sera pas aux mêmes à marcher. Chacun son tour.

Les deux frères vident, côté à côté, leur gamelle. L'un vient de faire la corvée, l'autre fera celle du soir. Celui qui est mouillé se penche vers l'autre, et, tout bas, avec une simplicité touchante, lui dit en grelotant : « — Tu ne te dérangeras pas ce soir, Pierre. Je retournerai en corvée pour te remplacer; je suis trempé comme une soupe et je ne peux pas l'être davantage ». Alors, comme son frère proteste et lui dit qu'il attrapera du mal, il ajoute affectueux et avec un sourire de malice et de naïveté : « — T'en fais pas, il vaut mieux que ça soit moi qui y retourne, comme ça, il y en aura toujours un de sec de nous deux ». ***

sible que les soldats s'intéressent plus à leurs dix jours qu'à la prise du mont San Gabriele par les Italiens. Mais puisque ce sujet à l'air de plaire à nos lecteurs, nous pouvons dès

frons ce poids total, si vous le voulez bien, à 13,643 kilogrammes.

Le pourcentage est alors déterminé par le commandement. Supposons-le à 10 p. 100. Chaque capitaine n'aura qu'à faire partir les hommes dont le poids total atteindra exactement le pourcentage de kilos auquel la compagnie a droit. Dans le cas présent, ce seraient 1,364 kilos qui partiraient. Et ça sera enregistré comme des bagages !

L'avantage de ce nouveau système sera de supprimer les fractions de huit dixièmes de grenadiers et de quatre cinquièmes de voltigeurs. — Dieu merci! nous ne sommes pas encore tous ainsi découpés.

Autre heureux résultat : le commandant de compagnie pourra faire partir un peu plus souvent les gens gros, atteignant, par exemple, le poids de 90 kilos. Fatigués par le voyage et les privations de l'arrière, ces poids lourds deviendront, en deux permissions, des poids plume et feront de parfaits voltigeurs.

Enfin, ceux qui seront vraiment « maus », seront utilisés par le service de propagande, pour voyager chez les neutres et leur faire envie. ***

Sergeant PIERRE DE PORTGAMP.

maintenant leur signaler le nouveau système qui entrera en vigueur le 1^{er} novembre prochain.

Du PÉPÈRE :

C'est par milliers que chaque jour nous arrivent des lettres relatives aux permissions. Cela devient très monotone et il est inadmissible.

On ne partira plus par catégories : on partira au kilo. Dans chaque compagnie, on fera passer tout le monde — la bascule et on obtiendra un poids total de l'unité. Cela devient très monotone et il est inadmissible.

— Que diable ça pouvait-il être, ce remède? demanda-t-il à un camarade.

— Cherche pas, dit l'autre, ce devait être une ordonnance de « non-lieux ».

La Chaussure Nationale



La Commission des Économies a proposé de mettre à la disposition des populations civiles des chaussures inutilisées dans les magasins militaires.

Pluviôse



— Quéqu'tu fais dans l'civil?
— J'suis marchand de parapluies!